

LES NUITS BLANCHES DE MONTAUBAN

Bien sûr, je sais qu'existent « les nuits blanches de Saint-Pétersbourg » et qu'il est bien abusif de comparer les flots de la Neva à ceux du Tarn, mais il existe quand même des nuits blanches à Montauban et je les connais bien pour les avoir vécues, pour les avoir aimées, pour m'être perdu dans leurs fourrures de brouillard qui montent, dès la fin de l'été, des bas-fonds de la rivière. Sans oublier les nuages de phalènes qui tournent autour des lampes du Vieux Pont. Nous avions vingt ans en ce temps-là et c'est cela aujourd'hui qui est fabuleux.

Nous? Dès que je me penche au-dessus de ces nuits-là, la fraîcheur des visages m'envahit. Comme si la nuit en eût possédé plusieurs. Nous ? Qu'importent les noms. Ils furent. C'est cela qui est toujours beau. Beau de l'amitié adolescente qui croit durer toute une vie. Beau de la fidélité qui est vraiment éternelle. Beau de l'âge exalté qui est le seul vrai.

Tout fut dit des villes de province. Celle dont je parle n'en est pas plus le modèle qu'une autre. L'été l'avait choisie pour mourir. Tout est si vrai qu'il faut tout inventer pour parler d'elle. Rues sombres où tout peut advenir, ombres plus grandes que la nuit qui se déplace sur les façades sous les coups tièdes du vent. Nuits larges sur les vitrines assoupies. Nuits sans dimension comme nos âges.

Ainsi doivent être les villes au bord du monde. Nul ne pouvait dormir, nous allions voir sur l'Esplanade les lampes inutilement allumées de la porte du Jardin des Plantes, mais démesurément vives sur le fond des arbres qui dévalaient la pente. N'étaient-elles pas celles des Portes de la Nuit ?

Ailleurs, sur les boulevards, l'espace se découpe en pans d'ombres et de lumières cachées dans le feuillage des platanes, ce qui est tout à fait un décor de théâtre sans spectateurs, bordé de bâtisses noires qui veillent des sommeils bien acquis : ceux des justes, sans écho. L'horloge peut frapper trois coups. Il est beaucoup plus tard. La pièce est jouée. La nuit comme la Dame blanche passe. Elle est glacée.

Ces *Nuits blanches* se jouaient en plusieurs actes. D'abord sur les bancs de pierre des contre-allées sur lesquelles on cassait les bouteilles de Barsac bues à la régala. Ensuite, sur le parapet du Pont, on installait le phonographe à aiguilles, ou bien très loin, au Cours Foucault, près du Moulin des Albarides, à côté de la chaussée.

Ces lieux convenaient bien à la musique insolente d'Armstrong ou de Duke que nous découvriions. Les chiens, dans les jardins et dans les cours, aboyaient. Parfois une auto nous prenait dans le pinceau de ses phares et projetait, pêle-mêle, à toute allure, nos ombres.

Dans les chantiers vides des maisons en construction, dans les menuiseries qui fleurent bon le bois de charpente et le plancher neuf, c'est là que nous déroptions les grandes échelles dont on se servait pour faire évader quelque fille prisonnière sur son balcon. Ou bien encore, Place Nationale, en attendant l'heure des maraîchers, ces draineurs de l'aube qui arrivent avec leurs cargaisons de fruits de septembre. Il y a le vent de cinq heures à travers les marronniers, le tic-tac des frigidaires dans les boucheries, le reflet cassé de la lune sur les tessons de bouteille de quelques murs.

Dormez, braves gens. Ceux qui ont vingt ans passent ! Une cigarette en s'écrasant au sol fait une gerbe d'étoiles. La vie est un songe. Elle a nos proverbes. « N'a pas vingt ans qui veut ». « Nous gâcherons notre énergie ».

Elle a ses dialogues tristes :

– Et que feras-tu demain ?

– Pitié.

– Et que ferons-nous demain ?

– Le désespoir de nos enfants.

On rit, on est bête à plaisir, sauvage de liberté. Une fois de plus tout a été dit en paroles définitives. Reste le plaisir sans fin de se raccompagner de porte en porte, ivres de sommeil et de fatigue.

Ce soir-là, l'un de nous proposa d'aller chercher dans la cave de son père les traditionnelles bouteilles. Un autre, après son départ, courut à sa poursuite pour l'aider. Un troisième s'offrit pour aller chercher le phonographe. Le dernier disparut pour aller chercher l'échelle.

Nous les vîmes disparaître ainsi dans des directions différentes. Puis, comme ils tardaient à revenir, deux ou trois de la « vieille garde » s'avancèrent à leur rencontre. Ils se levèrent, disparurent à un tournant. Il n'y eut plus de vivant que le manteau de phalènes qui se traînait à terre à tous les carrefours.

J'étais resté l'un des derniers auprès de celui que j'aimais le plus. Comment avons-nous passé ces heures d'attente ? Les nuits blanches n'en finissaient pas. Nous vîmes au tournant nos amis revenir, l'un avec les vivres, les bouteilles, les autres avec de longues échelles portées à deux, courant par intervalles les uns derrière les autres. On siffle, appelle, se lance à leur poursuite. On se désolait de ne pouvoir les rejoindre et on riait. On passait par les mêmes rues, au centre du même labyrinthe. Peut-être étaient-ils passés par là en notre absence...

Nous arrivons. Nous arrivons, poursuivis par les phalènes. Mais personne. La ville était déserte.

Pour en avoir le cœur net, nous nous séparâmes à notre tour pour mieux courir derrière l'ombre. Nous ne nous rejoignîmes plus. L'aube tendait le poing. Au terme de ces nuits blanches il y a toujours le point du jour.

Qu'ajouter ? Le lendemain, sans doute, commençait une autre aventure dérisoire qu'on appelle vie. Les nuits meurent aussi. La pluie vint s'installer sur la place. Un ami m'avoua plus simplement être allé se coucher. Il avait commencé une carrière d'honnête homme. Pourtant ceux qui savent, ceux qui aiment, ceux qui appartiennent à l'absolu tournent toujours en rond dans les villes muettes en dehors de toute vraisemblance et ne désespèrent pas de se rencontrer. Ce qui est vrai appartient à l'éternel. Parfois au cours des nuits, bien que je sois loin de ma ville natale, j'entends des pas sous mes fenêtres. C'est la nuit blanche de Montauban qui passe avec son échelle sous le bras, une hotte de bouteilles à l'épaule avec le rire à la fois tragique et juvénile de ceux qui savent bien qu'en fin de compte il a raison, celui qui ne désespère jamais.

(première publication dans un quotidien du Sud-Ouest, été 1975)

